

Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques

141 (2011)
2008-2009

Georges Tolia

Les représentations de l'espace en Occident de l'Antiquité tardive au XVI^e siècle

L'Antiquité restaurée

Géographie et cartographie ancienne au XVI^e siècle

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Georges Tolia, « L'Antiquité restaurée », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 141 | 2011, mis en ligne le 24 février 2011, consulté le 10 septembre 2013. URL : <http://ashp.revues.org/992>

Éditeur : EPHE - École pratique des hautes études

<http://ashp.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://ashp.revues.org/992>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

Tous droits réservés : EPHE

L'ANTIQUITÉ RESTAURÉE

GÉOGRAPHIE ET CARTOGRAPHIE ANCIENNE AU XVI^e SIÈCLE

Conférences de M. Georges TOLIAS,
Fondation nationale pour la recherche scientifique (Grèce),
directeur d'études invité

I. *Géographie et histoire*

Les liens entre la géographie et l'histoire sont anciens, mais c'est au sein de l'approche humaniste que la reconstruction géographique et la présentation cartographique du passé s'imposèrent comme les formes par excellence de sa restauration : les vastes compositions cosmographiques qui présentaient l'histoire universelle sur une trame géographique, les parallélismes entre méthode historique et géographique dans les arts historiques, la référence géographique dans les arts de la mémoire, les galeries cosmographiques de Florence ou de Rome, les témoignages des savants sur les usages des cartes, les modes de classement du matériel géographique dans les bibliothèques et les collections, tout invite à conclure que les élites cultivées des xv^e et xvi^e siècles recourraient de manière quasi systématique aux descriptions géographiques et aux représentations cartographiques pour faciliter l'intelligence de la littérature ancienne et, surtout, pour exposer l'histoire, aussi bien sacrée que profane.

De fait, le matériel géographique du xvi^e siècle (textes, cartes, vues ou tables toponymiques) fut proposé en tant qu'instrument d'intelligence et de visualisation de l'histoire. Cartes et descriptions géographiques faisaient revivre l'Antiquité, éveillant la mémoire des lectures des textes anciens. La géographie devenait le dépositaire de l'héritage de l'humanisme, et la recherche des origines s'appliquait sur le terrain, les géographes se muant en antiquaires et les antiquaires en géographes.

Les recherches historico-géographiques des humanistes consistaient – entre autres – en une investigation de l'historicité de l'espace et leur méthode pourrait se définir comme l'examen du savoir historique confronté à la réalité actuelle des lieux, et son exposition sur une trame spatiale. Les humanistes ont ainsi été amenés à introduire un nouveau domaine de recherche, celui de la géographie ancienne, branche de l'érudition destinée à une riche carrière. La géographie ancienne fut le champ de prédilection des recherches des antiquaires du xv^e et du xvi^e siècle. Qu'elle fût sacrée ou profane, elle facilitait l'intelligence de l'histoire et la compréhension de l'héritage textuel. En même temps, elle offrait une mine d'informations précises et spatialement ordonnées pour les recherches philologiques ou historiographiques ainsi qu'une assise herméneutique pour l'élaboration de projets politiques ou moraux. Car la géographie ancienne des xv^e et xvi^e siècles, à l'instar de toute entreprise de restauration, reflétait les compétences du savoir de l'époque et les priorités culturelles du jour.

Pourtant, les historiens de l'historiographie ressentent toujours un certain malaise face aux études des antiquaires et les relèguent le plus souvent en appendice, avec les études biographiques. Les historiens des recherches antiquaires s'orientent soit vers les travaux philologiques, soit surtout vers les travaux « archéologiques ». Or, les études des antiquaires renouvellent l'approche complexe d'Hérodote, de Strabon ou de Pline, tout en préfigurant la géographie moderne, de par l'intérêt qu'elles portent conjointement à la géographie physique, humaine, culturelle et historique. Les historiens de la géographie et de la cartographie, pour leur part, étudient les expressions diverses de la géographie ancienne de manière fragmentaire et isolée, en sorte qu'une étude d'ensemble sur la genèse, le développement et les fonctions de cette discipline érudite fait toujours défaut. François de Dainville a effleuré la question dans plusieurs chapitres de sa *Géographie des humanistes* (1940), mais ses arguments concernent surtout les travaux des jésuites du XVII^e siècle. Les études modernes sur la géographie et la cartographie historiques ignorent cette première étape cruciale, considérant que la géographie ancienne n'est pas une géographie historique et considérant que cette dernière débute seulement au XVIII^e siècle, avec la séparation entre le passé et le présent en géographie et l'apparition du concept du progrès en histoire.

Nous ne pouvons, certes, appliquer nos propres distinctions épistémologiques à la fusion de la géographie et de l'histoire mise en œuvre par les humanistes. Ils oscillaient entre un passé à la fois accompli et toujours présent. Ainsi, la géographie ancienne était celle d'un passé qui enchâssait le présent, tout en lui servant de modèle. En même temps, le présent enchâssait le passé, puisque la géographie moderne formait la base et le point de départ de l'étude de la géographie ancienne. Malgré les problèmes de définition qu'elle pose en tant que discipline, la géographie ancienne des XV^e et XVI^e siècles est une géographie historique au sens que les érudits de l'époque donnaient à l'histoire. De plus, la fusion des études géographiques et historiques dans un même domaine érudit, celui des « géographes – historiens » des XV^e et XVI^e siècles, s'opère dans le contexte des aspirations universelles et de la méthodologie cosmographique qui dominaient alors : le XVI^e siècle tendait à une représentation herméneutique du monde, de ses rapports avec l'univers mais aussi de son état actuel et de son histoire. La cosmographie des humanistes s'articule autour de la conviction que l'espace terrestre et céleste, son état actuel tout comme son passé, sont à la fois absolus, corrélés, et susceptibles d'une maîtrise intellectuelle. Ainsi, la cosmographie de la Renaissance tient à la fois de l'astrologie mathématique, de la géographie et de l'histoire.

Dans cet ensemble, la géographie ancienne occupait une place centrale : elle traitait des origines et de la dynamique du monde et, par la seule référence de ses sources anciennes et bibliques, elle conférait de l'autorité à l'entreprise cosmographique. Elle constituait de plus un genre à la fois narratif et descriptif recourant aussi bien au texte qu'à l'image, surtout à la carte. Celle-ci est un moyen capable de rendre visible l'idée d'un monde ordonné et de dévoiler de la sorte comment s'articulent ses composantes naturelles, sociales et culturelles (historiques, linguistiques, littéraires). Dans ce contexte, la confiance dans les cartes et leurs vertus didactiques et mnémoniques devait s'accroître : les élites cultivées du XVI^e siècle croient à la vertu herméneutique des descriptions et des représentations graphiques de l'espace, attitude qui suscita des réactions.

II. Étymologies toponymiques

La conviction que la géographie et ses procédés narratifs ou visuels étaient des moyens capables de révéler la profondeur temporelle de l'espace, d'illustrer la mémoire historique conservée par les lieux ou enregistrée en eux, inspire une large gamme de recherches antiques, géographiques et topographiques à partir du xv^e siècle.

Dans leur effort pour élucider la teneur historique de l'espace tout en associant l'espace antique à l'espace moderne, les premiers humanistes florentins développèrent une critique littéraire des sources géographiques comprise en tant qu'étymologie toponymique. Leur objectif, tel qu'il fut formulé par Pétrarque dans ses commentaires sur Pline, était de résoudre les désaccords entre géographie ancienne et moderne dus aux contradictions des auteurs anciens, à l'ignorance des Modernes des lieux lointains ou oubliés et surtout aux changements des noms de lieux à travers les siècles. Giovanni Dondi dell'Orologio, Lombardo della Setta exprimèrent un vif intérêt pour la géographie ancienne, tout comme Coluccio Salutati et Cristoforo Buondelmonti. En une belle métaphore, ce dernier comparait l'île de Crète à un parchemin effacé, parsemé de légendes et de ruines inconnues (1416).

La géographie ancienne allait se définir au milieu du xv^e siècle, avec l'œuvre d'Aenea Sylvio Piccolomini, mais surtout avec l'*Italia illustrata* de Flavio Biondo (1453). Il s'agissait d'une méthodologie empirique appliquée à trois domaines : la topographie monumentale, la présentation analytique de la civilisation et la description géographique détaillée. La géographie formait le fondement structural de sa narration tandis que l'histoire était fragmentée et anecdotique, présentée le plus souvent à travers des digressions enchâssées dans les descriptions topographiques. Ses sources principales sont Pline l'Ancien pour la géographie ancienne et Tite-Live pour l'histoire. L'entreprise qu'il tente dans cet ouvrage s'apparente manifestement à ce que nous appellerions aujourd'hui « géographie historique », visant à élucider les événements survenus en Italie et à favoriser la connaissance de leur propre pays par ses contemporains. L'Italie est ainsi « illustrée » grâce à la restitution des noms des lieux et des peuples anciens. À en croire la dédicace à Nicolas V, c'était là la seule pratique possible : restaurer l'Antiquité dans son ensemble était une tâche trop considérable pour les humbles moyens de l'auteur.

Au xvi^e siècle, la topographie historique et l'histoire locale sont le terrain de prédilection des érudits, producteurs de traités historiques disposés sur un canevas géographique et divisés en sections traitant de la configuration de la région (ou des régions) en question, des institutions, des traditions, des mœurs et des monuments des sociétés qui s'y établissent. Une des expressions les plus mûres de cette approche est la *Britannia* de William Camden (1586). Dans la préface, Camden mentionne sa dette à Ortelius, « le restaurateur ardent de la géographie ancienne » qui, lors de son séjour à Londres, en 1577, l'avait persuadé d'« illustrer cette île, ou, selon ses propres mots, de restaurer l'antiquité britannique tout en restaurant les îles Britanniques dans leur antiquité ». Camden expose sa méthode : la recherche étymologique des noms des lieux et des peuples qui les habitèrent, suivie de la description de leurs coutumes, mœurs, langues et monnaies, puis des divisions administratives et juridiques anciennes. Le caractère empirique de l'ouvrage est confirmé par ses sources. Outre qu'il a fréquenté

les Anciens, Camden a parcouru les îles Britanniques, consulté les érudits de chaque contrée et travaillé dans la plupart des bibliothèques et archives du pays.

Constituer des listes des noms de lieux corrects avec leurs équivalences anciennes et dans toutes leurs variantes possibles fut une obsession des humanistes. Cette pratique avait des visées aussi bien patriotiques que pédagogiques. D'une part, le recueil critique des noms des lieux et de leur histoire permettait d'accéder à l'antiquité d'une ville, d'un pays ou d'un peuple et de soutenir ainsi la légitimité de revendications de toutes sortes. D'autre part, ce genre d'études permettait aux étudiants de faire le lien entre le présent et le passé, pratique éducative prônée par Érasme qui voyait dans la géographie le prélude étymologique et topologique à toute connaissance.

Cette pratique devait déboucher sur la publication des tables de concordance des noms des lieux anciens et modernes. Ces inventaires, très répandus au xvi^e siècle, étaient d'inégale envergure : certains couvraient une région restreinte, d'autres un pays, d'autres encore l'ensemble du monde ancien. Ces travaux furent réunis à partir de 1578 par Abraham Ortelius dans un dictionnaire monumental, le *Thesaurus geographicus*. Aux mains des antiquaires, les inventaires de toponymie comparée devenaient des outils philologiques pour une investigation historique des cartes modernes, leur permettant de procéder à un traitement « archéologique » de celles-ci. Les antiquaires avaient ainsi accès à la profondeur temporelle de l'espace représenté.

III. Cartes de géographie ancienne, sacrée et profane

À côté des descriptions géographiques, des dictionnaires historico-géographiques et des listes de concordance des toponymes, les humanistes élaborèrent aussi des procédés visuels synthétiques pour procéder à la représentation critique des informations sur l'espace ancien : les cartes de géographie ancienne, sacrée ou profane.

Ces initiatives s'inspirent de la *Géographie* de Ptolémée, les humanistes ayant très vite discerné dans cette œuvre un atlas du monde connu des Anciens. Les diverses cartes de géographie ancienne tentent de projeter les connaissances géographiques modernes sur les modèles ptoléméens, proposant de la sorte des œuvres hybrides, alliant géographie ancienne et moderne. Entre autres exemples, on s'est attardé sur l'une des entreprises les plus élaborées et les plus diffusées de la cartographie ancienne du xvi^e siècle : la *Totius Graeciae descriptio* de Nikolaos Sophianos (1540). Publiée en huit feuilles à Rome en 1540, puis à Venise et à Bâle (1544-1545), la carte fut accompagnée d'une liste de concordance des noms des lieux anciens, médiévaux et modernes, d'un traité de géographie ancienne composé par l'humaniste protestant Nicolaus Gerbel (première édition Bâle, 1545 ; deuxième édition augmentée, Bâle 1550), contenant une liste analytique des 2 000 toponymes de la carte et illustrée des vingt et une vues imaginaires des villes grecques dessinées par le strasbourgeois Christoph Schweicker. Les toponymes de la carte couvraient une vaste étendue historique allant de la guerre de Troie et de l'expédition des Argonautes à l'instauration du christianisme et aux premiers conciles œcuméniques.

Visant à l'intelligence de l'histoire et de la culture de l'Orient grec, la carte de Sophianos impliquait l'analyse et la compréhension d'une multitude de traits relatifs à la civilisation grecque et à son cadre géographique. Des sources de toutes sortes

devaient être examinées sous un angle critique pour en extraire les données positives, leurs contradictions devaient être éclaircies et les informations sélectionnées correctement insérées sur la carte. Les multiples informations provenant du passé étaient confrontées à ce qui passait alors pour les registres géographiques faisant autorité : Ptolémée et les cartes marines. La liste des concordances toponymiques permettait en outre au cartographe d'aller au-delà de ses sources et de présenter une carte de géographie comparée. L'œuvre offrait ainsi aux savants un condensé géographique résumant en image la totalité du savoir sur la Grèce. Johannes Oporin, dédiant la carte à Cosimo de' Medici, déclarait qu'elle était indispensable à l'intelligence des poètes et historiens grecs (1545). Nicolaus Gerbel, dans son introduction, s'étend sur l'utilité de la carte ; elle « éclaire le lecteur et rend ses lectures plus agréables... Avec la carte de toute la Grèce devant les yeux, l'histoire et la littérature ne sont plus inintelligibles, elles ne sont plus plongées dans les ténèbres cimmériennes ».

La carte de Sophianos, tout comme l'ensemble des productions de la géographie ancienne, doit être envisagée dans le contexte de l'approche critique de l'héritage littéraire. En même temps, elle exprime une conception de l'histoire comme procédure cyclique, le passé servant de paradigme et de modèle au présent. La restauration cartographique de l'Orient grec (païen et chrétien) servait le patriotisme grec tout en répondant à plusieurs requêtes de son temps : la Grèce de Sophianos exprimait la référence grecque de l'humanisme, les idées d'universalisme chrétien avancées par le Vatican, le retour des réformés vers l'enseignement des Pères grecs de l'Église d'Orient, tout en répondant à l'engouement des antiquaires pour les témoignages géographiques et visuels du passé.

Domaine spécifique de la géographie ancienne, et s'appuyant sur les mêmes traditions de l'Antiquité tardive que celle-ci, la géographie sacrée fut conçue dans les mêmes milieux humanistes. Pétrarque proposa dans son *Itinerarium Syriacum* une nouvelle orientation pour ce genre d'enquête érudite, fondée sur une meilleure connaissance de l'état actuel des lieux et un questionnement de plusieurs certitudes géographiques. Les études sur la géographie sacrée se poursuivirent aux siècles suivants, surtout dans le contexte de l'exégèse biblique. Elles ne tardèrent pas à intervenir dans les controverses confessionnelles. Elles restaient toujours l'affaire des érudits mais cela n'empêcha point les géographes théologiens de s'étendre sur des questions ayant trait à l'autorité spirituelle, à la légitimité de Rome ou à l'authenticité de la liturgie.

La géographie et la topographie sacrées expriment la volonté de restaurer la réalité spatiale des Écritures et de les situer dans leur cadre géographique. Une des manifestations les plus apparentes de cette volonté est l'insertion des cartes dans les éditions imprimées de la Bible. C'est ainsi que l'édition de l'Ancien Testament par Christoph Froschauer (Zurich, 1525), d'après la traduction de Martin Luther, inclut pour la première fois une carte de géographie sacrée. Les éditions genevoises suivantes contenaient plusieurs cartes de géographie sacrée.

IV. Les tentatives de synthèse

Une tentative de synthèse de la géographie sacrée, qui constituait en même temps une réponse imposante de la Contre-Réforme à l'esprit moderniste de documentation

visuelle des Bibles protestantes, fut l'édition de la Bible polyglotte d'Anvers par Benito Arias Montano (Plantin, entre 1569 et 1572). Elle était accompagnée d'un vaste *Apparatus sacer* regroupant toutes sortes d'études linguistiques et géographiques. La cosmologie, la cosmographie, la géographie et la chorographie bibliques y occupent la place la plus importante. Un esprit d'irénisme chrétien et un attachement prononcé à la philosophie naturelle président à la composition de l'ouvrage et il n'est pas surprenant que l'*Apparatus* ait été mis à l'index au début du XVII^e siècle.

La géographie sacrée relève de la même méthodologie et sert les mêmes objectifs que la géographie ancienne, l'une et l'autre étant deux parties intégrantes du même projet de restauration : la confrontation des sources textuelles et visuelles, la combinaison du texte descriptif et des tables analytiques et le recours au témoignage de représentations visuelles, parmi lesquelles les vues topographiques et les cartes géographiques occupaient la place la plus importante.

Les objectifs des entreprises géographiques et cartographiques des antiquaires étaient variés. Les auteurs des textes ou des cartes de géographie ancienne, sacrée ou profane, se réfèrent surtout à la valeur didactique de leurs œuvres et à leur utilité pour la mémorisation des textes. Ils évoquent également leur valeur herméneutique : selon eux, la connaissance de la géographie ancienne facilitait l'intelligence mais aussi l'approche critique des textes anciens, du fait qu'elle pouvait résoudre les contradictions des sources. D'autres objectifs étaient aussi poursuivis, notamment patriotiques ou politiques, étant donné que la plupart des géographes-historiens s'efforçaient de restaurer l'antiquité de leur patrie et d'illustrer les origines antiques de leur culture nationale, surtout en Allemagne. Des objectifs d'ordre théologique et moral étaient toujours en jeu, formant le substrat de leur approche. L'Antiquité païenne et chrétienne offrait des modèles d'administration, de vie civique, voire de dévotion.

Dans la disparité évidente de ces approches érudites, nous pouvons discerner quelques tentatives d'élaboration d'œuvres plus synthétiques. Certes, la composition la mieux structurée et la plus réussie de la géographie et de l'histoire au XVI^e siècle fut proposée par la cosmographie descriptive, surtout celle de Sebastian Münster et de ses traducteurs ou imitateurs. Dans ce contexte, l'histoire très présente dans son œuvre servait surtout à instruire les lecteurs sur les faits des civilisations du passé, leurs réussites ou leurs échecs. Avec ses narrations historiques et ses généalogies, Münster insiste sur les mouvements des peuples, décrivant les chemins par lesquels ils parvinrent à la grandeur ou furent relégués dans l'obscurité. Il présente de manière systématique l'évolution des cultures, signalant les changements des croyances et des coutumes dans le bon ou le mauvais sens, suivant le « destin historique » de chaque peuple. La *Cosmographie universelle* proposait une géographie historique morale qui tenait, avant toute chose, à illustrer les voies de la Providence. Elle s'adaptait de la sorte au projet assigné par les humanistes à la géographie ancienne : la restauration de l'Antiquité visait surtout à sa comparaison avec le présent et l'investigation du sens de l'histoire.

Autre tentative de synthèse, le *Parergon* d'Abraham Ortelius (publié entre 1579 et 1598) qui avait pour ambition de faire revivre l'histoire et de faciliter l'intelligence des textes anciens, sacrés ou profanes. L'œuvre recompose sous forme de cartes et récits historiques le matériel toponymique recueilli dans le *Thesaurus geographicus* tout en

renouvelant la tradition des gloses médiévales et humanistes, qui transformaient les cartes en commentaires érudits. Les cartes étaient « modernes » du point de vue du support géographique, tandis que leur échelle historique couvrait l'ensemble de l'« Antiquité », des temps mythiques ou héroïques jusqu'à la diffusion du christianisme. Dans ce premier atlas historique, Ortelius ne s'occupait que des régions mentionnées par les textes fondamentaux de l'humanisme, limitant son ouvrage aux régions de l'Europe et de la Méditerranée. Les cartes qu'il y proposait, régionales ou thématiques, éclairaient et illustraient les fondements de la culture occidentale, le monde antique des origines jusqu'à son unification par la Rome impériale et sa christianisation. Le *Parergon* se présentait ainsi comme un atlas historique de la République des Lettres. Ortelius insiste clairement sur ce point dans la description qui accompagne la carte du monde connu des anciens :

... dans cette partie du monde décrite par les vieux cosmographes, toute l'historiographie ancienne, sacrée ou profane, est contenue ; tous les actes mémorables des mortels, du commencement du monde jusqu'aux jours de nos pères ont lieu ici et ici furent enregistrés par les savants. Car toute histoire avant Christophe Colomb, écrite en latin, en grec ou dans n'importe quelle autre langue, ne dépasse pas les limites de l'Empire romain ou celles des conquêtes d'Alexandre le Grand...

Tout comme l'*Apparatus sacer* de Montano ou la *Cosmographie* de Munster, le *Parergon* suggérait aussi une lecture morale de l'histoire. Partant d'une conception néo-stoïcienne, il proposait une série d'aperçus cartographiques de l'héritage historique occidental, liés à l'identité culturelle européenne. De fait, dans l'ensemble de l'œuvre circulent les fragments d'un concept qui, pour être encore vague, n'en est pas moins présent : l'action d'une forme de providence ou de *fortuna* qui devait convertir au cours des siècles les tribus celtiques qui habitèrent les premiers l'Europe, jusqu'au saint Empire de nation germanique en passant par l'Empire romain, et assimilant l'héritage grec et judéo-chrétien ou phénicien.

Comme on l'a montré, les objectifs premiers de cette géographie étaient didactiques et exégétiques. Ils devaient ensuite faire place à des visées herméneutiques sous la pression de la Réforme, et plus tard à des visées spéculatives sous l'influence du néo-platonisme et du néo-stoïcisme qui bouleversèrent la pensée cosmographique durant la seconde partie du xvi^e siècle. La géographie ancienne se perdit alors dans des tentatives variées d'interprétation globale du monde, de son état actuel, de ses origines et de sa destinée. Il faudra attendre le xvii^e siècle pour que cette branche de l'érudition renoue avec la tradition inaugurée par Biondo. À partir du premier tiers du xvii^e siècle, les recherches géographiques des humanistes connaîtront, en effet, leur second épanouissement à travers l'œuvre de Philippus Cluverius (*Introductio in universam geographiam, tam veterem quam novam*) et, surtout, grâce à l'enseignement géographique des Jésuites, notamment les *Parallela geographiae veteris et novae* de Philippe Briet.

Bibliographie sommaire

BESSE (Jean-Marc), *Les grandeurs de la terre. Aspects du savoir géographique à la Renaissance*, Lyon, 2003.

- BLACK (Jeremy), *Maps and history: Constructing images of the past*, New Haven, 1997.
- BOLZONI (Lina), *The gallery of memory: Literary and iconographic models in the age of the printing press*, Toronto, 2001.
- BOULOUX (Nathalie), *Culture et savoirs géographiques en Italie au XIV^e siècle*, Turnhout, 2003.
- CACHEY (Theodore J., Jr.) [éd.], *Itinerary to the sepulcher of our lord Jesus Christ, Itinerarium ad sepulchrum domini nostri Iehsu Christi*, Notre Dame, 2002.
- CASELLA (Nicola), « Pio II tra geografia e storia: la 'Cosmographia' », *Archivio della Società romana di storia patria*, 3^e série, XCV, XXVI (1972), p. 35-112.
- CLAVUOT (Ottavio), *Biondos "Italia Illustrata". Summa oder Neuschöpfung? Über des Arbeitsmethoden eines Humanisten*, Tübingen, 1990.
- COSGROVE (Denis), « Globalism and tolerance in early modern geography », *Annals of the Association of American Geographers*, 93-94 (2003), p. 852-870.
- , *Apollo's eye. A cartographic genealogy of the earth in the western imagination*, Baltimore, 2001.
- COUZINET (Marie-Dominique), « Fonctions de la géographie dans la connaissance historique : le modèle cosmographique de l'histoire universelle chez F. Baudouin et J. Bodin », dans Philippe Desan (éd.), *Philosophies de l'histoire à la Renaissance*, Paris, 1995.
- DAINVILLE (François de), *La géographie des humanistes*, Paris, 1940.
- DELANO-SMITH (Catherine) et MORLEY INGRAM (Elizabeth), *Maps in Bibles, 1500-1600. An illustrated catalogue*, Genève, 1991.
- FIORANI (Francesca), « Cycles of painted maps in the Renaissance », dans David Woodward (éd.), *The history of cartography, Volume Three: Cartography in the European Renaissance*, Chicago, 2007, p. 804-830.
- GAUTIER DALCHÉ (Patrick), « L'espace de l'histoire : le rôle de la géographie dans les chroniques universelles », dans J.-Ph. Genet (éd.), *L'historiographie médiévale en Europe. Actes du colloque, Paris, 29 mars-1^{er} avril 1989*, Paris, 1991, p. 287-300.
- , *La Géographie de Ptolémée en Occident : IV^e-XVI^e siècle*, Turnhout, 2009.
- GENTILE (Sebastiano), *Firenze e la scoperta dell'America. Umanesimo e geografia nel '400 Fiorentino*, Florence, 1992.
- GOFFART (Walter A.), « Breaking the Ortelian pattern: historical atlases with a new program, 1747-1830 », dans Joan Winearls (éd.), *Editing early and historical atlases*, Toronto, 1995, p. 50-81.
- , *Historical atlases: The first three hundred years, 1570-1870*, Chicago, 2003.
- HOFMANN (Catherine), « La genèse de l'atlas historique en France (1630-1800). Pouvoirs et limites de la carte comme "œil de l'histoire" », *Bibliothèque de l'École des chartes*, 158 (2000), p. 97-128.
- HUSSLEIN (Johann Clemens), *Flavio Biondo als Geograph des Frühhumanismus*, Würzburg, 1901.
- LESTRINGANT (Frank), « Le déclin d'un savoir : la crise de la cosmographie à la fin de la Renaissance », *Annales. Économies, sociétés, civilisations*, 1991, p. 239-260.
- , « Le monde ouvert », dans Gérald Chaix (éd.), *L'Europe de la Renaissance. 1470-1560*, Nantes, 2002, p. 9-26.
- MCLEAN (Mathew), *The Cosmographia of Sebastian Münster: describing the world in the Reformation*, Aldershot, 2007.
- MELLION (Walter S.), « Ad ductum itineris et dispositionem mansionum ostendendam: Meditation, vocation, and sacred history in Abraham Ortelius's *Parergon* », *The Journal of the Walters Art Gallery*, 57 (1999), p. 49-72.

- MOMIGLIANO (Arnaldo Dante), *Les fondations du savoir historique*, traduit par Isabelle Rozenbaumas, Paris, 1992, p. 61-91 (« Les origines des recherches sur l'Antiquité »).
- , *Problèmes d'historiographie ancienne et moderne*, traduit par Alain Tachet, Paris, 1983, p. 244-293 (« L'histoire ancienne et l'antiquaire »).
- SHALEV (Zur), « Sacred geography, antiquarianism and visual erudition: Benito Arias Montano and the maps in the Antwerp polyglot Bible », *Imago Mundi*, 55 (2003), p. 56-80.
- SCHULZ (Jürgen), « Maps as metaphors: mural map cycles of the Italian Renaissance », dans David Woodward (éd.), *Art and cartography: Six historical essays*, Chicago, 1987, p. 97-122.
- TOLIAS (George), « Nikolaos Sophianos's *Totius Graeciae descriptio*: the Resources, diffusion and function of a sixteenth-century antiquarian map of Greece », *Imago Mundi*, 58 (2006), p. 150-182.
- , « Glose, contemplation et méditation. Histoire éditoriale et fonctions du *Parergon* d'Abraham Ortelius, 1579-1624 », *Méditations cosmographiques à la Renaissance, Cahiers V. L. Saulnier*, 26 (2008), p. 157-186.
- , « Maps in Renaissance libraries and collections », dans David Woodward (éd.), *The history of cartography. Volume Three: Cartography in the European Renaissance*, Chicago, 2007, p. 637-660.